



Portrait de Son Ém. le cardinal Rotelli.

LE CARDINAL ROTELLI

Au moment où Son Éminence le Cardinal Rotelli, nonce apostolique à Paris, va nous quitter
33^e ANNÉE.

ter pour rentrer à Rome, nous croyons intéressant pour nos lecteurs de rappeler brièvement les principales phases d'une vie tout entière consacrée au service de Dieu et de l'Église, et

lait d'espoir quand on pouvait guérir, qui parlait d'espérance quand on allait mourir.

Le docteur songeait à l'avenir d'Anne, Anne n'y songeait pas et elle avait raison, car sa destinée n'était pas de la terre. Un jour elle eut froid sur la falaise, elle fut prise d'une fluxion de poitrine, et le docteur, penché sur son lit, constatant les progrès d'un mal qu'il ne pouvait arrêter, la vit mourir.

Il était devenu sombre, sombre et presque farouche; pendant deux mois, les appels réitérés de ses clients étaient restés sans réponse. Les paysans, voyant sa taille qui se courbait, sa chevelure noire qui s'argentait de fils blancs, disaient : « Si cela continue, il n'ira pas longtemps; il faut le sortir de sa torpeur, il faut le sauver. »

On lui avait envoyé des vieillards qui l'avaient supplié de venir guérir leurs petits-enfants, et il ne leur avait pas répondu. Il n'avait pu guérir Anne, il ne guérirait plus personne. On parlait de sa science, vain mot! elle n'avait pu opérer le seul miracle qu'il ait désiré.

On lui avait envoyé une jeune fille, et il était entré dans une colère telle, que Perrine en avait été effrayée :

« Sortez, avait-il crié à la jeune fille, sortez, je vous l'ordonne.

— Ma mère se meurt, docteur, venez, je vous en supplie. »

Son bras s'était tendu vers la porte :

« Sortez, je le veux. »

C'était la première jeune fille qui entraît chez lui depuis la mort de sa sœur.

« Je vous en supplie, avait insisté la jeune paysanne en joignant les mains.

— Sortez, avait répété pour la troisième fois le docteur, et ne revenez jamais ici. »

Elle était partie; mais, pris soudain de remords, il était sorti à sa suite et l'avait suivie de loin; il était entré après elle dans une humble chaumière, avait soigné sa mère et l'avait guérie.

Depuis ce jour on n'était jamais venu frapper inutilement à sa porte; mais on avait compris que pas une jeune fille ne devait franchir son seuil, et l'on avait respecté le caractère particulier de sa douleur.

Quel ne fut donc pas l'étonnement de Perrine d'entendre son maître l'appeler du haut de l'escalier, et lui dire de faire du feu dans la chambre qu'on appelait tout bas et toujours la chambre de M^{lle} Anne, de mettre des draps au lit de M^{lle} Anne, en un mot de rendre habitable un appartement destiné, croyait-elle, à n'être jamais ouvert. Aussi, le docteur n'avait-il pas achevé sa phrase, que malgré ses cinquante ans, son obésité et sa difficulté à se mouvoir, elle était près de lui :

« La chambre de M^{lle} Anne?

— Oui, allons, et vite. »

Le soir, Maud était installée au premier étage; au rez-de-chaussée, le docteur était assis la tête dans les mains. Il l'entendit aller et venir, il se fit un instant l'illusion que sa sœur était là et qu'elle allait lui crier, comme autrefois :

« Bonsoir, Jehan, bonne nuit. »

Mais les pas se turent, aucune voix ne l'appela, il se souvint, et des larmes silencieuses glissèrent entre ses doigts.

Ce fut son accueil à Maud.

— La suite au prochain numéro. —

A. VERLEY.

EXPOSITION DES COLLECTIONS RAPPORTÉES DU THIBET

Un de nos collaborateurs a déjà donné aux lecteurs de la *Semaine des Familles* une relation intéressante du long voyage entrepris au Thibet et dans l'Asie centrale par M. Bonvalot, le prince Henri d'Orléans et le R. P. Dedekens. Aujourd'hui nous nous proposons de parler des collections recueillies au cours de cette expédition, et qui sont exposées dans la galerie de zoologie du Muséum d'histoire naturelle, au Jardin des Plantes.

Ces objets, auxquels on a consacré deux salles, sont placés sous de grandes vitrines. Voici d'abord des peaux d'antilopes munies de leurs cornes qui n'en finissent plus, puis des peaux de gazelles, de panthères, d'onces, de biches, de cerfs, de marmottes, de chevreuils, etc. A côté, nous remarquons des cormorans au bec pointu et fortement allongé, des faisans blancs, des buses, des gyps ou gypaètes, des canards, des cygnes, des oiseaux-mouches, des merles bleus et surtout une très curieuse grue à queue noire dont le musée de Saint-Petersbourg possédait seul jusqu'à ce jour un exemplaire. Un peu plus loin, nous nous arrêtons devant deux ours, de taille inégale, l'un à poil grisâtre, l'autre à poil plus foncé. Il n'aurait pas fait bon, pensons-nous, d'être en de mauvais termes, notamment avec le plus grand, et d'engager avec lui une lutte corps à corps. Nous voyons ensuite des renards, des blaireaux, des écureuils, enfin plusieurs chats sauvages à l'apparence peu commode; leur taille ne dépasse pas beaucoup celle de nos chats domestiques, et leur peau, qui revêt une couleur pâle, est tachetée de petits cercles plus foncés. Là encore se trouve une énorme défense de mammoth rapportée de Sibérie et qui ne mesure pas moins de deux mètres de long. Dans une vitrine spéciale, on voit, outre un chevreuil et une antilope, deux *equus kiang*, sorte de chevaux qui vivent sur les hauts plateaux du Thibet : ils tiennent le milieu entre le cheval et l'âne; d'une taille moyenne, ils paraissent vigoureux et aptes à supporter la fatigue. En face, dans une

autre vitrine qu'il occupe. à lui seul, on admire le magnifique, le célèbre yack, qui est en quelque sorte le clou de l'exposition. Ce n'est pas un yack.... de plaisance, mais c'est un yack sauvage de dimension superbe. Le coup de fusil tiré en cette circonstance par le prince Henri d'Orléans n'a pas été perdu. Cette belle bête de yack, avec ses poils longs et noirs, avec sa forte tête, ses cornes puissantes, ses formes bien proportionnées, mérite qu'on s'attarde à la regarder. Ce qui en augmente le prix, c'est qu'elle est, comme la grue à queue noire, presque unique dans son genre, puisque seul également le musée de Saint-Petersbourg peut en offrir un spécimen. Entre les deux vitrines dont nous venons de parler, s'en trouve une troisième qui occupe le milieu de la salle et qui renferme une collection curieuse de pierres, de grès, de calcaire, de roches et de granites; il y en a de toutes les couleurs. Plus loin on remarque un herbier bien fourni et composé de plantes cueillies sur les frontières du Thibet et dans les régions chinoises; nous distinguons nombre de rhododendrons: au mur est accrochée une collection de lépidoptères, autrement dit de papillons.

Nous passons maintenant aux vêtements; voici un costume de femme porté dans le Yunnan, des sandales en peau d'âne sauvage venant du Lob-Nor, des sandales de paille faites en Chine, etc. A côté, des peaux d'agneau, un paletot en poil de chameau sauvage du Lob-Nor, puis des bottes de.... bottes. On en voit de toutes les grandeurs, de toutes les hauteurs et de toutes les couleurs, par exemple des bottes brunes réservées aux petits mandarins, des bottes en drap vert pour les femmes, des bottes d'ouvriers dont le bas est bleu et rouge, des bottes couleur d'arc-en-ciel; mais par-dessus tout des bottes de feutre avec un pointillé noir et rouge, qui est tout un poème. Ah! les belles bottes, chers lecteurs, et qui ont bien 40 centimètres de long. On pourrait, je crois, mettre dans une seule les deux jambes et avoir encore la place d'y caser quelques menus objets. Et l'on parle de Bastien: les siennes ne sont rien à côté.

Nous jetons un coup d'œil sur une mitrailleuse de pirates du Tonkin, sur un paquet d'herbes aromatiques qu'on brûle contre les moustiques, sur du marbre de Yunnan, sur une trompette de lama mendiant du Thibet faite avec un tibja humain. La vitrine voisine contient un costume de femme pour les jours de fête, un ornement de couleur jaune et servant au lama du Thibet qui officie, de grandes et de petites cymbales, un vase en bronze pour brûler des parfums, un tambourin appelé *ngou* et que portent les lamas mendiants, des briquets à mèche, enfin une immense ceinture dont les jeunes filles entourent leur taille, et qui est ornée de pierres

blanches. A signaler aussi un livre d'écriture thibétaine: les caractères ont quelque ressemblance avec des notes de musique. Plus loin encore, voici un costume de Thibétain pour l'été; celui qui en est revêtu porte sur le dos un fusil avec un étui en peau de marmotte et sur le ventre un sabre ou *tsoussa*, qu'il place en travers et parallèlement au sol. Cette disposition bizarre de l'arme permettrait difficilement de passer par une porte un peu étroite. Arrêtons-nous un instant devant l'obo exposé, et d'abord disons que les obos sont des monticules ou petits monuments religieux formés par les pierres que chaque passant dépose autour d'une image représentant un bouddah. L'obo du musée est surmonté d'une foule de drapeaux à prières. Après avoir examiné un costume de femme riche à Lhaga, une robe sans manche, un couteau pour manger ou *za-tehré*, nous arrivons aux coiffures: elles sont nombreuses, bonnets de chef, chapeaux de petit chef, bonnets en forme de bérêt, chapeau rouge porté par des gens de haute condition, etc.

Dans la seconde salle, qui est plus petite que la première, on voit sous une vitrine des ornements en turquoise pour lama officiant, des bagues en argent, un bracelet en jade, des boucles d'oreilles en argent et surtout des boucles d'oreilles pour hommes; ces dernières, qui ont quelque chose comme 15 centimètres de longueur, doivent vous descendre sur l'épaule d'une façon fort élégante: à côté, on remarque une couronne en turquoise qui se porte sur les cheveux comme un diadème, puis une ceinture verte du Thibet avec plaque et agrafes d'argent. Nous nous arrêtons encore devant deux têtes de Thibétains moulées d'après des photographies. Au fond de cette salle se trouve une sorte de trophée fait avec des fusils, des armes variées, des carquois en bambou, un sabre d'honneur, un arc de forme chinoise, etc. Dans un cadre est placé un ordre d'arrestation en chinois. Les deux salles et surtout la seconde sont tapissées d'un grand nombre de photographies qui offrent un vif intérêt; elles représentent les différents aspects que revêtent les plateaux du Thibet, puis les types des habitants du pays, leurs demeures primitives, quelques scènes de famille. Nous remarquons également les portraits des trois explorateurs, ceux des quatre religieux de la mission du Thibet (Tatsien Lou, juillet 1890), la baie d'Along au Tonkin, qui paraît bien curieuse avec ses énormes rochers, enfin la ville de Nan-Dinh.

Nous quittons le Musée d'histoire naturelle, enchanté de tout ce que nous avons vu et admirant la ténacité des hardis voyageurs qui, non contents de parcourir pendant de longs mois et souvent à des altitudes de 5 ou 6 mille mètres des contrées inconnues, ont accepté vaillamment une aggravation

de leurs fatigues déjà écrasantes pour rapporter des collections devant enrichir le patrimoine scientifique de la patrie française.

E. VALVILLE.

CHRONIQUE

Que les commerçants, industriels et autres personnes qui vivent du public se permettent par des affiches criardes de corrompre le goût populaire, il n'y a pas grand mal à cela. Le bleu cru qui sert de fond aux réclames « pan de mur » du *Petit Journal*, l'enduit brun sur lequel on nous recommande en lettres énormes le cacao Van Houten, agacent ou amusent les passants. La rue n'est pas une école des beaux-arts, et le cordonnier, qui a fait peindre un monsieur courant à perte d'haleine vers son magasin du boulevard Sébastopol, demandait que l'artiste composât un bonhomme se précipitant vers sa boutique avec ou sans les règles de l'Académie.

Mais si nos murs peuvent supporter les colorages les plus fantaisistes, les dessins les plus extravagants, les perspectives les plus chinoises, ils ne sauraient recueillir ces grossiers placards qui suent l'obscénité. Paris en est couvert. Les ordures qu'il interdit de déposer ne sont rien à côté de celles qu'il permet de placarder. Zola illustré a fourni aux Parisiens la plus ignoble et la moins voilée leçon de choses qui se soit jamais vue. Il semblerait que notre préfecture de police ignorât complètement qu'il passe chaque jour des milliers de regards jeunes et purs dans nos rues. On prend des précautions inouïes pour empêcher les mille gaz méphitiques qui pourraient atteindre leur santé de parvenir jusqu'à eux, et on laisse toute facilité au vice impudique et impudent de déposer dans leurs âmes des miasmes autrement dangereux.

L'absence de respect moral dont nos édiles semblent frappés paraît gagner quelques-unes de nos administrations. Je n'ai pas vu sans une certaine stupéfaction utiliser les arceaux qui forment les voûtes de nos omnibus en faveur d'une de ces maisons où s'amuse le Paris malpropre. La Compagnie aurait dû penser que tout le monde se hisse dans ses voitures, même les honnêtes gens, et qu'à accepter des annonces de cette sorte elle se mettait au niveau des rabatteurs de barrières, c'est-à-dire au dernier degré du mépris.

À côté du Paris qui dégoûte, il y a le Paris qui rassure. Le 21 juin, la jeunesse catholique célébrait à Notre-Dame la fête de saint Louis de Gonzague. L'association de la jeunesse catholique, les œuvres de persévérance des Frères, le cercle du

Luxembourg, faisceau récent qui compte déjà des milliers de fidèles, les cercles catholiques et les autres institutions plus anciennes formaient des groupes serrés et compacts, qui inspirent confiance. La marée des hommes d'action est une marée montante. L'association de la jeunesse n'a pas plus de trois ans : elle compte plus de trois mille membres ; les œuvres des chers Frères remontent à quelques années, et leur bannière abrite cinq mille hommes ; le cercle des étudiants, où nous nous trouvons soixante, il y a sept ans, dépasse quatre cents inscrits. Ce sont des réservoirs d'où s'écoulent chaque année sur la province des juristes, des médecins, des hommes d'affaires, des employés, des négociants, qui transforment notre bourgeoisie et la conduisent sous la main de Dieu pour l'heure où la France méritera d'être sauvée. Elle le mérite par cet attachement que notre génération présente marque aux œuvres. Nos patronages sont pleins d'étudiants qui amusent les enfants pauvres, qui les instruisent et qui occupent au soin des âmes le temps jadis consacré aux orgies. Pendant trois ans, cinq ans parfois, ils restent au milieu de nous purs et bons. A se garder ainsi contre les passions faciles, de quelle virilité ne font-ils pas preuve et que ne devons-nous pas attendre d'eux ? car la vertu est le signe suprême de la force, si bien que l'antiquité confondait dans un même mot, *virtus*, ces deux expressions.

Un ami m'a envoyé une délicieuse gravure sur acier, représentant saint Louis de Gonzague d'après un portrait d'un maître de l'école italienne. L'adolescent a été pris deux ans avant son entrée au noviciat. Il porte l'élégant costume de son époque. Il n'y a rien d'efféminé en cette tête. La douceur qui l'illumine ne cache pas l'impétuosité d'une nature énergique. Le prince de Mantoue est devenu ainsi, non par prédisposition native, mais par volonté. Voilà ce que révèle la physionomie du jeune saint auquel nous avons porté nos hommages et qui semble se lever de sa tombe pour inaugurer l'ère des batailles heureuses, dont les premiers symptômes se manifestent déjà.

Nos francs-maçons, auxquels toutes les faveurs ministérielles sont réservées, ne tiennent néanmoins pas à ce que le public apprenne leur inféodation à une loge. A Avallon leur émoi a été violent quand un journaliste catholique a publié les noms des frères *trois-points* du pays. M. Octave Chambon vient d'être poursuivi et condamné pour cette révélation. La poursuite se basait sur le dommage que cette publicité causait aux dénoncés. Une leçon se dégage de cette histoire, c'est l'impopularité de la franc-maçonnerie. A voir l'empressement avec lequel la clientèle abandonne la boutique des chevaliers de la truellerie, on rit de la